

La montre à gousset

CHUSÉ INAZIO NABARRO



Chusé Inazio Nabarro est né à Tauste (Cinco Villas, Aragón) le 30 novembre 1962. Il est poète et écrivain en langue aragonaise, titulaire d'un master en Philologie hispanique obtenu à l'Université de Saragosse. Professeur de langue et de littérature dans un établissement d'enseignement secondaire à Huesca, il est certainement l'auteur en langue aragonaise le plus primé. Il exerce actuellement les fonctions de président du *Consello d'a Fabla Aragonesa* ("Conseil de la langue aragonaise").

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et collections de poèmes : *A pelleta entre as barzas* ("Prix littéraire Val d'Echo", 1983), *O mirallo de chelo* (Prix "Ana Abarca de Bolea", 1985), *A balada de o choben Billy* ("Prix littéraire "Billa de Sietemo", 1994), *En esfensa de as tabiernas y atos poemas* (1998) et *Sonetos d'amor e guambra* (Prix "Ana Abarca de Bolea", 2001) ; cette dernière œuvre lui a valu d'obtenir le Prix "Pedro Saputo" délivré par les Conseils Généraux de Huesca et de Saragosse.

En prose il a publié les titres suivants: *Astí en do l'aire sofla ta sobater as fuellas de os árbols* (1989, lauréat du Prix "Arnal Caveró" en 1990; publié également en espagnol en 2011), *Tiempo de fabas* (1997 et 2010), *Chuan Galé (o cuaderno de tapas royas)* (2003), *Reloch de pocha* ("Prix Ziudá de Balbastro", 2006; avec déjà deux éditions en russe, une en espagnol et en français) et *Mesaches* ("Prix Ziudá de Balbastro", 2010). Il est, en outre, l'auteur d'une série de nouvelles et de récits courts publiés dans des ouvrages collectifs : *Prebatina d'una falordia sin de fadas ni nanez* ("Prix littéraire Val d'Echo", 1984), *A lifara* ("Prix littéraire Bal de Xalón", 1988), *Triptico de os tiempos de a postema* (in *Nuei de tiedas*, 1999), *Con as fuellas contatas como as balas* (in *Desde aquí*, 1999), *Renaximientó* (in *Zaragoza, de la Z a la A*, 2003), *Os quatre cantos de o cuculo* (in *La torre de papel*, A Coruña, 2003), *Cans e cochins* (in *Branquil d'a Cerdanya*, 2007), *M'estimarba más no fer-lo* (in *Capiscol*, 2008), *Linia P* (publiée en version catalane in *Giranto*, 2011) et *Biachee con nusatros* (in *Tren de Val de Zafán*, 2011).

LA MONTRE À GOUSSET

garaFrance viceVersa, 1

IV Prix international en aragonais
“ Nobela Curta Ziudá de Balbastro ” en 2006

GARA D'EDIZIONS — ÉDITIONS LA RAMONDA

2017

Maquette de la collection : Ricardo Polo. Équipe du studio graphique de Prames

Dessin de couverture : Sergio Naya. Équipe du studio graphique de Prames

Première édition en français : septembre 2017

Titre original en aragonais : *Reloch de pocha*

Traduction : Joël Miró Lozano

Cet ouvrage a reçu une aide du Département de l'Éducation, de la Culture et des Sports du Gouvernement d'Aragon

Cet ouvrage est une activité subventionnée par la Mairie de Saragosse

© Chusé Inazio Nabarro

© pour cette édition : Gara d'Edizions

GARA D'EDIZIONS

Avda. Navarra, 8

E-50010 Zaragoza

www.garadedizions.com

e-mail: gara@garadedizions.com

I.S.B.N.: 978-84-8094-551-6

Dépôt légal : Z 1324-2017

Impression: INO Reproducciones, S.A.

Toute forme de reproduction, distribution, communication publique ou transformation de cette œuvre ne peut être réalisée sans l'autorisation préalable des propriétaires des droits, sauf exception prévue par la Loi. Si vous avez besoin de photocopier ou de numériser des extraits de cette œuvre, vous devez vous adresser au CEDRO (Centro Español de Derechos Reprográficos, www.cedro.org).

LA MONTRE À GOUSSET

garaFrance viceVersa, 1

Traduction de
Joël Miró Lozano

À Tomás, mon père, qui a entendu le dernier chant du coucou alors que je finissais d'attacher les troncs de cette plateforme de mots.

(LES QUATRE CHANTS DU COUCOU)

*y dingún me dirá tu
sino busté, con respeto*

*et nul ne me dira « toi »
mais bien « vous », avec respect*

(Pastorale de Trillo, 1768)

Seuil

I

Je tiens dans ma main gauche ma montre à gousset.

C'est une montre en argent. Une poignée d'argent qui emplit le creux de ma main. La montre pèse dans ma main. Elle palpite dans ma main. C'est une présence familière et étrange en même temps. Un objet qui me console tout autant qu'il me déconcerte. Un machin qui inspire sérénité et inquiétude dans les mêmes proportions, en quantité identique. Ma montre palpite dans ma main comme un cœur, métallique et rond. C'est quelque chose qui se trouve à mi-chemin entre le monde minéral et le règne animal...

Ma montre est agréable au toucher. Ma montre est lisse et froide. Elle est lisse et froide comme une pierre ayant roulé à travers mille ravins pour atteindre enfin sa juste taille. Sa forme parfaite. Ma montre est très agréable au toucher. C'est un plaisir et une joie de la toucher. Elle est lisse, glissante et plate, comme un galet qui aurait été entraîné par mille rivières jusqu'à ce qu'il finisse par acquérir la forme exacte –la façon précise– qui le fait s'emboîter dans le creux de ma main.

En fait, ma montre n'est pas à moi. C'est une montre héritée.

Cette montre était à mon grand-père. Cette même montre que je tiens à présent dans la paume de ma main gauche s'est trouvée voilà un certain temps dans la paume de la main gauche de mon grand-père. Grand-père me l'a donnée quelques jours avant de mourir. J'étais un gosse alors. Le printemps se présentait morne cette année-là. C'était un printemps de fleurs tardives, de neiges têtues qui n'en finissaient pas de fondre, d'oiseaux gourds et bégayants. Quand Grand-père me l'a donnée, il se trouvait prostré au lit depuis déjà plusieurs jours. Viens ici, petit dernier.

Il m'a appelé, afin que je vienne tout près. Tiens. C'est pour toi. Pour que tu saches toujours l'heure qu'il est.

Mes frères et sœurs firent la tête. Ce cadeau ne me revenait pas à moi. Saloperie de gamin ! Pourtant, je n'ai pas refusé cette montre, heureux que j'étais du cadeau de grand-père. C'était comme tenir le temps –tout le temps du monde– sur la paume de ma main.

Ma montre, d'une certaine façon, est une montre usagée. C'est une montre d'occasion. Une montre que j'ai reçue des mains de mon grand-père et que moi-même, le moment venu, je transmettrai à qui voudra bien la prendre. Je sais que c'est –et ça l'a toujours été– un engin étrange. Que pouvait bien faire mon grand-père avec une montre à gousset en des temps où les dieux étaient plus abondants que les montres ? Des gens disaient que Grand-père l'avait gagnée aux cartes dans quelque bistrot en France. Ou qu'il l'aurait peut-être volée à quelqu'un. S'il cela ne s'est pas passé comme ça, je ne vois pas d'autre explication à la présence de cet artefact en argent au milieu d'un pays de buis. Sinon... comment un crève-la-faim de montagnard pouvait-il bien avoir une montre comme celle-là.

Quoi qu'il en soit, à présent, avec l'âge, je sais que cette montre est un artefact inutile, un bidule qui ne parvient pas à arrêter le temps qui fuit. Mais en ce temps-là... Mon Dieu ! J'avais le temps entre mes mains et toute une vie devant moi ! Je m'émeus encore quand me revient le souvenir du jour où mon grand-père me l'a donnée. J'en suis encore ému... malgré le fait que je suis aujourd'hui convaincu que cette montre n'est rien, qu'elle n'est rien de plus qu'une sorte de souris mécanique et aveugle qui mord et transperce –avec des dents imperceptibles, avec des yeux qu'on a privé de sépulture– la matière obscure dont le temps est fait, qu'il s'agit juste d'un morceau de ferraille vivante bonne à rien et que, enfin, le cadeau de mon grand-père n'est rien d'autre qu'un héritage de poussière sur les lèvres du vent....

La sphère de la montre est blanche. D'un blanc indéfinissable. Quelques fois elle a juste cette couleur qu'ont généralement les plumes des cygnes lorsque, le moment venu, ils prennent sous d'autres latitudes leur envol vers le nord. D'autres fois, cependant, elle semble plutôt avoir la couleur que présentent les flocons lors des grandes chutes de neige en hiver. C'est peut-être cette dernière couleur qui correspond le mieux, qui convient le mieux à notre cas. Quand je regarde la montre, j'ai comme la sensation qu'il s'est produit à l'intérieur de celle-ci, il y a longtemps une chute de neige toute petite, minuscule, immaculée, ronde... Juste au milieu de la sphère, comme s'il s'agissait de l'épicentre d'un petit séisme de poche, se trouve l'axe sur lequel tournent les aiguilles de bronze. Il y a bien longtemps qu'il y manque celle qui indique les secondes. Autour de ce même axe, formant une circonférence parfaite, se trouvent douze petits cercles de verre bleu sur lesquels sont peintes les heures de la première à la douzième. Ce sont douze lunes bleues. Douze meurtrissures ou hématomes que quelqu'un a imprimé sur le cuir du temps. C'est la numération arabe qui est utilisée pour les heures. Ce qui confère à cette montre un certain air de modernité. À ce qu'il semble, dans le temps, ces chiffres étaient dorés, jaunes, de la même couleur des blés mûrs lorsqu'ils sont prêts pour la moisson. À présent, par contre, ils sont d'une couleur étrange, bien difficile à définir, une couleur comme fanée et ternie. Il y a aussi des absents. Au lieu du cercle bleu correspondant au chiffre 1 il y a un grand trou noir. Des restes d'une racine rongée par la vermine noire d'un temps atroce. Formant un anneau autour du cercle des lunes bleues dont nous avons dit qu'elles étaient les heures, on voit une couronne de soixante points dorés qui représentent les soixante secondes qui constituent chaque minute. On dirait les têtes de quelques clous minuscules. Après chaque suite de quatre clous ronds, petits comme des soleils miniatures, il y en a un, –un peu plus grand– en forme d'étoile. De la forme d'une étoile très lointaine et dont c'est à peine s'il nous parvient un brin de lumière.

J'adore ma montre. C'est comme tenir l'univers entier dans le creux de la main. Un cosmos tout petit, fait à échelle réduite, minuscule, minime, infime, en miniature ... Tous ces soleils –et toutes ces étoiles– qui se trouvent là, vers le bord de la sphère, dans ce petit firmament qui contient dans ma poche, brillent et scintillent dès que la lumière les atteint. En dehors cette fois du corps cylindrique de la montre, juste au-dessus du cercle du 12, se dresse une sorte de mât ou de tige –court, robuste et résistant– qui soutient une petite roue horizontale. On dirait la corole d'une fleur mécanique qui serait née au bout d'un rejeton de métal. En réalité, cette petite roue sert à remonter la montre et à la mettre à l'heure. Sur le corps en argent de cette petite roue, l'habile horloger a fait de petites incisions, comme des échelons circulaires qui ne montent ni ne descendent mais qui se suivent en tournant et en cahotant. Je ne sais pas pourquoi, mais il me vient à l'idée que ces minuscules encoches sont quelque chose qui ressemble à des pales. À ces pales qui forment la roue d'un moulin irréel, qui ne moud ni ne foule rien.

Aujourd'hui, ayant mis la vieille montre de mon grand-père bien en vue, avec les yeux fatigués et une main qui tremble depuis un certain temps, j'ai décidé de me mettre à vous raconter ma vie.

II

Cette vie qu'il m'a été donné de vivre, je pourrais la raconter sur quatre misérables feuilles.

(Sur quatre feuilles de quelque rouvre à quatre branches, sur quatre feuilles d'un buis qui aurait vécu au moins quatre siècles, sur les quatre feuilles d'un de ces trèfles dont on dit qu'ils les ont, ces quatre feuilles).

En réalité, l'histoire que je vais essayer de vous raconter n'est rien d'autre qu'une suite de quatre coupes temporelles faites au sein de ma propre histoire, quatre escales d'un voyage personnel autour du monde que je pense vous conter à la va-vite en quatre mots, quatre vues différentes perçues depuis quatre lucarnes du toit d'une même maison, quatre fenêtres ouvertes sur autant de paysages quadruples, quatre cornes de quatre chèvres qui ont déjà perdu leurs dents de lait, quatre saisons —âpres et brusques— toutes placées dans une même sale année, appartenant toutes les quatre à la même sale année. Quatre chants de quatre coucous qui tous chantent sur un même arbre ayant poussé dans quatre bois différents.

1862

(Le premier chant du coucou)

- 1 **La montre à gousset**
Prix roman court « Ville de Barbastro » en 2006
CHUSÉ INAZIO NABARRO

- 2 **La clameur de l'eau**
JOSÉ GIMÉNEZ CORBATÓN

- 3 **Le curé d'Almuniaced**
JOSÉ RAMÓN ARANA

- 4 **Où allons-nous ?**
IV Prix du roman court international en aragonais
" Chusé Coarasa " en 1996
ANA TENA PUY

La montre à gousset – Nous avons là un train de bois flotté en quatre tronçons faits uniquement de mots. De mots d'une essence choisie, certes, mais juste de mots. Un excellent exercice de recherche d'équilibre narratif et également linguistique. Un récit à la première personne dans lequel un personnage, né dans le Sobrarbe au milieu du XIX^{ème} siècle, tour à tour berger, radeleur, marin et combattant, nous raconte son parcours vital autour du monde et de sa langue. La première édition de cet ouvrage, en aragonais, a été publiée en 2006. Elle a été traduite en russe (2 éditions), en espagnol et, à présent, en français.

Ce titre a reçu, en outre, le Prix « Ziudá de Balbastro » en 2006.

GARA d' EDIZIONS

La ramonda 

www.garadedizioni.com
gara@garadedizioni.com

* www.laramonda.com
* laramonda@wanadoo.fr

ISBN 978-84-8094-551-6



Activité subventionnée



Zaragoza
AYUNTAMIENTO